

LA GÉOGRAPHIE DES HUMANISTES, OU L'ŒIL DE LA MORALE

Lorsqu'Ambrogio Traversari rencontra pour la première fois, à Ferrare, au printemps 1438, Bessarion, le prélat le plus jeune et le plus prometteur de la délégation orientale au Concile, il fut surpris de son étrange bibliothèque portative, qui comptait plusieurs volumes d'astronomie et de géographie, copiés de sa propre main, dont un codex de Ptolémée. Aux dires de Traversari, Bessarion regrettait seulement d'avoir laissé en Morée Strabon, car l'ouvrage était trop volumineux¹.

L'œil rivé sur les ouvrages géographiques de l'antiquité, les humanistes paraissent davantage attirés par les découvertes de livres que par les découvertes des voyageurs. C'est là un lieu commun, souvent repris et ressassé, des études sur la culture géographique des humanistes. La prédilection pour la géographie antique, sur le modèle de Flavio Biondo, dans laquelle l'humaniste chorographe est toujours à l'affût des sources et des traces de l'antiquité, évitant ostensiblement les *recentiores*, pourrait induire à le croire.

Certes, la géographie est sans doute le savoir de l'antiquité que les progrès techniques et les découvertes des XV^e et XVI^e siècles ont soumis à la plus dure épreuve². Pourtant, le savoir géographique antique connaît, juste au moment où il est démenti et corrigé par les découvertes modernes, un succès sans faille : le chantier philologique autour des géographes anciens est en pleine effervescence, le corpus est sans cesse traduit, retraduit, corrigé et publié. Aux côtés des géographes les plus réputés, comme Ptolémée et Strabon, le travail éditorial des humanistes se poursuit sur de nouvelles sources géographiques grecques (et latines) inédites. Savoir ancien et expérience moderne concourent parallèlement à dresser le portrait de cet espace habité par l'homme, l'œkoumène, toujours aussi mouvant et instable : le savoir ancien pourra être corrigé par l'expérience, mais apportera toujours un fondement épistémologique à l'appréhension du monde. L'histoire des éditions ptoléméennes³ est à cet égard exemplaire par son caractère paradoxal : tout en proposant des ouvrages qui le remplaceront, les éditeurs et imprimeurs n'ont cessé de se réclamer de l'Alexandrin, et malgré tout, comme le notera N. Broc, « les éditions de Ptolémée sont pour les intellectuels de la Renaissance plus sensationnelles et plus remarquées que les journaux intimes des voyageurs⁴ ». Le succès si durable de Ptolémée réside avant tout dans le cadre conceptuel qu'il transmet à la Renaissance : des calculs et la méthode de projection,

¹ G. Mercati, *Ultimi contributi alla storia degli umanisti. Traversariana*, Città del Vaticano, Biblioteca apostolica Vaticana, 1938, p. 24.

² La bibliographie sur la géographie à la Renaissance est imposante. Nous rendrons compte ici uniquement des titres 'classiques' et des textes qui ont nourri ces quelques lignes d'introduction : F. de Dainville, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauschesne, 1940 ; N. Broc, *La géographie de la Renaissance*, Paris, éd. du CTHS, 1986 [1980] ; M. Milanese, *Tolomeo sostituito : studi di storia delle conoscenze geografiche*, Milan, Unicopli, 1984 ; A. Grafton, *New Worlds, Ancient Texts. The power of Tradition and the shock of Discovery*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1992 ; *History of cartography*, vol. 3 : *Cartography in the European Renaissance*, éd. D. Woodward, Chicago - London, University of Chicago press, 1992 ; F. Lestringant, *Écrire le monde à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993 ; M. Donattini, *Spazio e modernità. Libri, carte, isolari nell'età delle scoperte*, Bologna, CLUEB, 2000 ; J.-M. Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS éditions, 2003. À cette liste on ajoutera deux volumes collectifs plus récents, *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, Cahiers du Centre V. Saulnier, Paris, PUPS, 2009 et « Géographie et politique au début de l'âge moderne » (éd. P. Carta et R. Descendre), *Laboratoire italien* 8, 2008.

³ Sur la réception de la *Géographie* de Ptolémée, outre les ouvrages cités à la note 1, on rappellera également les travaux de S. Gentile *Firenze e la scoperta dell'America. Umanesimo e geografia nel '400 fiorentino*, Florence, Olschki, 1992, « Emanuele Crisolora e la *Geografia* di Tolomeo », *Doti bizantine e libri greci nell'Italia del secolo XV*, Atti del Convegno di Trento 22-23 ottobre 1990, éd. M. Cortesi et E.V. Maltese, Naples, D'Auria, 1992, p. 291-308 ; P. Gautier Dalché, *La géographie de Ptolémée en Occident (IV-XVI siècles)*, Turnhout, Brepols, 2009.

⁴ N. Broc, *La géographie de la Renaissance*, p. 11.

ainsi que d'établissement des noms et des lieux sur la surface de la Terre (et de la carte). Ce modèle sera valable pour l'ancien et pour les nouveaux mondes.

Pourtant, on le sait, la plume humaniste au service du savoir géographique semble privilégier particulièrement l'autre forme évoquée par Ptolémée dans les chapitres introductifs de sa *Géographie*, celle qui, à l'opposé de la cosmographie qui mesure la terre à l'aune des astres, décrit les hommes et les régions : la chorographie⁵. Flavio Biondo est généralement reconnu comme le fondateur de la chorographie moderne, c'est vers son exemple que se tourneront, parfois non sans le réfuter, le plus grand nombre de descripteurs des régions, intéressés davantage par les liens indissociables qui unissent un lieu à son histoire. Ce modèle, rhétorique et encyclopédique, comme le précise J.M. Besse⁶, remonte à Strabon, à Pline, à Pomponius Mela, à Solin ; il a déjà été pratiqué indirectement par Pétrarque épistolier. Il progresse parallèlement à l'autre, ptoléméen, mathématique et astronomique, se spécialise dans ce double voyage, dans un espace circonscrit et dans un temps historiquement défini. Ce genre d'écriture géographique précise ses contours et est soumis à une modélisation nette : laissant les monts et fleuves à l'arrière plan, elle porte l'attention sur l'espace proprement anthropique, sur l'histoire des lieux, en étudie les caractéristiques, le climat et les mœurs. À ce savoir contribuent, dans un enchevêtrement vertigineux, autant les voyages sur la route que les flâneries dans les bibliothèques. L'érudition, la science antiquaire sont mis au service de la compréhension de la modernité, une modernité forgée et construite tout en tournant le regard en arrière, vers le passé. Ce sera ce double mouvement antithétique et à un premier abord contradictoire, se tourner vers le savoir du passé pour le remplacer, qui fonde le savoir moderne de l'espace et de la terre.

C'est donc surtout à cette façon de penser l'espace que ce numéro de *Camenae* est consacré. Plus propre à l'esprit humaniste, le regard du chorographe se pose sur l'homme, s'efforçant de le comprendre, même dans les traits qui peuvent paraître distants et invraisemblables ; c'est un regard davantage anthropologique et moral. Ce regard géographique se nourrit et s'accommode de celui de l'historien, du philologue et du moraliste, mais la géographie des humanistes vise toujours l'éthique, la vocation première d'un humaniste.

Nous l'avons remarqué, la géographie moderne est née d'abord grâce à la philologie, à l'acribie critique des éditeurs et traducteurs : marchant dans les pas des prédécesseurs, ils apportent ces petites corrections, qui progressivement bouleverseront la carte et la maîtrise du monde. C'est à ce volet du regard géographique humaniste que s'attellent plusieurs contributions ici réunies, comme celle de B. M. Altomare, qui nous invite à découvrir une personnalité oubliée de ce grand chantier qu'est la géographie humaniste du début du XVI^e siècle, Paolo Canal. L'étude des manuscrits et des corrections apportées aux géographes grecs mineurs (le corpus D) et à Ptolémée par ce jeune humaniste nous prouvent les liens encore si étroits entre philologie et géographie.

Dans le même sens, quoique sur des questions d'ordre toponomastique et historique, A. Raffarin nous ouvre l'atelier de Lucio Fauno, le pseudonyme choisi par Giovanni Tarcagnola, lorsqu'il signe ses traductions, et nous fait découvrir les corrections qu'il apporte à *l'Italia illustrata* de Flavio Biondo, dont il est également le traducteur. Le choix de concentrer son analyse sur trois régions, la Toscane, le Latium et la *Terra di Lavoro* (une partie de la Campanie)

⁵ Les recherches sur la mise en place du modèle chorographique à la Renaissance, dont nous sommes tributaires, sont dues principalement à D. Defilippis, dont on citera, *La rinascita della corografia tra scienza ed erudizione*, Bari, Adriatica editrice, 2001 ; « Modelli e forme del genere corografico tra Umanesimo e Rinascimento », *Acta Conventus Neo-Latini Upsaliensis*, Proceedings of the Fourteenth International Congress of Neo-Latin Studies (Uppsala 2009), éd. A. Steiner-Weber, Leiden-Boston, Brill, 2012, p. 24-79 ; puis le volume collectif *Da Flavio Biondo a Leandro Alberti. Corografia e antiquaria tra Quattro e Cinquecento*, Atti del Convegno di studi (Foggia, 2 febbraio 2006), éd. D. Defilippis, Bari, Adriatica editrice, 2009.

⁶ J.M. Besse, *Les grandeurs de la Terre*, p. 18 passim.

permet d'observer de près comment la géographie régionale italienne, dont Biondo est l'illustre initiateur, sera ensuite régulièrement corrigée et même disputée par d'autres descripteurs de la péninsule, tout en s'alignant sur sa méthode.

D. Defilippis, lui, se propose de démentir l'attribution à Antonio Galateo d'un petit ouvrage, le *De mari et aquis*, inclus dans l'édition bâloise des œuvres de cet humaniste. Le jeu de renvois internes à l'auteur et à son corpus géographique et philosophique de prédilection – Aristote, Pline, Pomponius Mela – constitue non seulement une preuve philologique fournie par le chercheur, qui contredit cette attribution abusive, mais aussi un éclairant exemple des hésitations et des doutes qu'éprouvent tant de géographes et d'érudits du début du XVI^e siècle, face à l'émergence des contradictions entre le savoir cosmographique antique et les acquis modernes.

La voie problématique de ces mêmes contradictions est explorée par A. Lamy, avec une autre méthodologie : après un excursus sur la projection cosmologique d'Aristote à Ptolémée, A. Lamy émet l'hypothèse que les humanistes, malgré leur prédilection pour la composition chorographique et l'étude des habitants, fondent leur savoir géographique sur deux formes de projection, la projection critique et la projection fantasmatique.

Plusieurs contributions, en revanche, se sont interrogées sur la perception d'un lieu ou d'une région dans un corpus varié, conçus initialement avec un simple arrière-plan géographique, c'est le cas d'A. Buisson qui examine le paysage napolitain dans la poésie latine et néo-latine. Espace mythique de l'âge d'or, puis célébration des plaisirs et de l'*otium*, ce paysage napolitain se construit chez les poètes du Quattrocento comme un tissu épais de *lectio antiqua*, hommage à la tradition bucolique gréco-latine, ce paysage se charge également de teintes lyriques et sentimentales, tout comme d'une nouvelle conception monumentale du paysage, promue par la politique culturelle et urbanistique des rois aragonais.

Le Pourtrait de la santé de Joseph Du Chesne, étudié par V. Giacomotto Charra, n'a pas non plus vocation géographique ; pourtant l'on y observe le déploiement du genre chorographique par le prisme de la médecine. Ce médecin voyageur se pose en *alter* Hérodote et témoigne de cette approche humaniste du savoir médical, qui se nourrit de toutes les sciences. Ce médaillon chorographique, décrivant la Gascogne, inscrit dans un traité médical – un régime de santé - l'enseignement premier de la géographie humaniste, d'abord conçue comme une science de l'humain.

L'on doit à Paul Jove la tentative de renouveler de l'intérieur le genre chorographique. L. Michelacci, remontant aux sources de sa *Descriptio Britanniae*, dévoile la complexité et l'audace de la méthode de travail de son auteur. L'usage d'une récente cartographie anglaise de l'époque (en particulier la *Carta Britanniae Insulae* de G. Lily, un membre de l'entourage du cardinal conciliariste R. Pole) et les enjeux politiques et religieux de celle-ci en constituent un arrière plan moderne et novateur.

Les frontières de l'Europe, la notion d'identité culturelle européenne et l'étendue de celle-ci font l'objet d'investigations, parfois tourmentées, des érudits italiens de la Renaissance. Le texte le plus révélateur est le *De Europa* d'Enea Silvio Piccolomini, ici étudié par S. Stolf. Avant tout méditation sur l'espace identitaire européen, ce premier volet de la *Cosmographie* (un titre abusif que Pie II n'avait pas indiqué de son vivant) se focalise sur trois questions majeures que S. Stolf, par une analyse attentive des sources, dégage subtilement : la reconnaissance de l'identité culturelle du continent, d'un espace identitaire, marqué par la Chrétienté ; l'attention pour les régions peu ou mal connues des sources anciennes et récemment gagnées à cet espace commun, et enfin la motivation militante, par laquelle le futur pape lance un appel vibrant à la défense de ses valeurs, menacées par l'avancée turque.

La question de fond de l'identité chrétienne de l'espace européen et du déclin des valeurs qui l'ont fondée parcourt également l'article de S. Gambino Longo. Il s'agit d'un parcours à travers des textes très divers des XV^e et XVI^e siècles, qui a pour objectif de cerner la connaissance du Grand Nord des humanistes et intellectuels italiens. L'imaginaire, nourri autant par la tradition que par les découvertes, parvient à identifier, chez les peuples de la Scandinavie, une pureté

perdue dans le monde latin et italien, relevant ainsi implicitement, le défi éthique de la chorographie humaniste.

Notre numéro se conclut par la première traduction française, signée par Brigitte Gauvin, du livre VI des *Histoires de Venise* de Pietro Bembo. Le livre constitue un médaillon chorographique consacré au Nouveau Monde, que Bembo introduit en interrompant la narration chronologique de l'histoire de la Sérénissime. Puisant aux documents et aux relations qui circulaient à l'époque, comme le *De orbe novo* de Pierre Martyr d'Anghiera et surtout l'ouvrage de Gonzalo Fernandez d'Oviedo, Bembo brosse un tableau haut en couleur des Indes et des richesses que recèlent ces terres. Pourtant il nous livre ce récit dans une toute autre perspective : Bembo appartient à cette élite vénitienne qui a compris très vite les enjeux (et les conséquences néfastes) des découvertes espagnoles et portugaises pour les intérêts vénitiens. C'est donc de ces préoccupations croissantes qu'il se fait porte-parole.